

Emma, celle qui a « popularisé » la charge mentale

Ses bandes dessinées, dans lesquelles de nombreux couples se retrouvent, sont traduites dans le monde entier

PORTRAIT

Un pot sans prétention, un apéro au punch maison, avait annoncé l'éditeur Florent Massot au patron de La Caravane, un bar de quartier du 11^e arrondissement, à Paris. Il y aurait une quinzaine de personnes : la petite équipe de la maison d'édition qu'il venait de relancer, quatre-cinq amis d'Emma, l'auteure dont on fêtait la parution du premier album, *Un autre regard* (110 pages, 16 euros), et peut-être quelques lecteurs. Une invitation avait été lancée sur Facebook.

Florent Massot est arrivé vers 18 heures, ce jeudi de la mi-mai, avec cinquante exemplaires sous le bras et l'espoir d'en écouler une trentaine. Des gens font la queue sur le trottoir. « Vous venez pour qui ? », demande-t-il. « Emma ! » « Et vous la connaissez depuis longtemps ? » « Hier, mais je suis fan de ce qu'elle fait. Elle a mis un mot sur ce que je vis. » Quand elle est arrivée, Emma, alors bédéaste amateur qui venait de remettre au goût du jour la notion de charge mentale, cette tâche invisible endossée majoritairement par les femmes qui consiste à planifier et à organiser la vie de famille, n'a pas tout de suite saisi qu'ils, enfin, plutôt elles, étaient là pour elle. Le pot sans prétention s'est mué en une soirée dédicace hors norme. Trois heures ininterrompues, 140 exemplaires vendus. Il a fallu réapprovisionner dans la soirée. Du jamais-vu pour une inconnue.

« Moches » mais engagés

La veille, au réveil, la jeune femme, Emmanuelle à l'état civil, Manu pour ses proches, a cru à un bug en voyant que sa bande dessinée *Fallait demander*, postée sur le Net, avait été partagée plus de 25 000 fois dans la nuit. Mais des journalistes appelaient, 150 000 nouvelles personnes visitaient sa page : ses vignettes sur la charge mentale faisaient bel et bien le buzz.

Dans les jours qui suivent, *Un autre regard* passe numéro 1 des ventes sur Amazon. *L'Express.fr* bat son record d'audience avec l'article consacré au « syndrome des femmes épuisées d'avoir à penser à tout » (2 millions de lectures). Et les demandes de tra-

duction – en anglais, coréen, italien, géorgien – affluent de toutes parts. « *Des Indiennes et des Malgaches m'ont raconté que la chaussette qui traîne par terre, c'est la même scène dans leur maison*, explique Emma, 36 ans, loin d'avoir anticipé un tel emballement. *Je savais que le patriarcat était universel, mais j'ignorais que la façon de le vivre dans le couple l'était aussi.* »

Six mois plus tard, ses dessins, qu'elle qualifie elle-même de « moches » mais engagés, souvent inspirés de son quotidien – le gars chauve et barbu, c'est Romain, le père de son fils de 6 ans –, font toujours autant parler. Le tome II d'*Un autre regard* vient de sortir (Massot Editions, 16 euros, 110 pages). Les soirs de dédicace, les librairies sont pleines.

Le travail l'a rendue féministe

Mais le tour de force de l'auteure, ingénieure en informatique la semaine – plus pour très longtemps –, n'est pas tant d'attirer les foules (250 000 abonnés sur Facebook) que d'avoir réussi à imposer dans les dîners des sujets laissés sous le tapis. Des femmes qui n'avaient jamais milité la contactent pour savoir comment s'engager. Des hommes la remercient de leur ouvrir les yeux. La pétition pour l'allongement du congé paternité lancée en mai, c'est Thibaud, trentenaire parisien, qui a compris, en lisant *Les Vacances*, que laisser une mère épuisée, seule avec son nourrisson de dix jours dont elle n'a pas forcément le mode d'emploi, n'a pas de sens.

« Mes sujets féministes sont ceux qui marchent le plus car les gens, et surtout les femmes, pensent que ce qui les concerne n'est pas de la politique », explique la jeune femme. *Moi, je pense que si. Mon projet de l'année à venir, c'est de montrer que la politique, c'est ça* – parler épistémologie, comprendre pourquoi les hommes se font « parfois dououreusement attendre » quand sonne l'heure du bain –, et non pas seulement « un truc chiant et éloigné de nous ». Cette politique de proximité dont Titou Lecoq, l'auteur de *Libérées* (Fayard, 260 p., 17 euros), martèle qu'elle se joue devant le panier de linge sale.

Emma tait encore son nom au cas où sa décision de se consacrer à temps plein à l'écriture ne serait

pas viable sur le long terme. Elle a grandi près de Troyes, dans l'Aube, dans un village de 400 habitants, où cohabitent de « vieux gauchos, enseignants », dont ses parents, profs de maths, et des familles « très vieille France ». Sa sœur et

explique qu'il m'aimait bien au début, j'apportais de la fraîcheur à l'étage, mais j'étais devenue arrogante. Il me rétrograde, me sucre prime et augmentation. » L'épreuve dure quatre ans avant qu'elle démissionne.

Comme d'autres, elle s'est « sentie nulle », a pensé que « c'était [sa] faute ». Jusqu'à ce que des amis lui expliquent que ses compétences n'étaient pas en cause. Elle souffrait d'être une femme, point.

« Je ne pensais pas que s'attaquer au patriarcat prendrait autant de temps »

EMMA

bédéaste amateur

elle portent des prénoms mixtes, n'ont pas reçu de mini-aspirateur à Noël ; mais c'est surtout une ambiance lourdingue au travail, voire sexiste, plus que cette éducation « hors des sentiers battus », qui l'a rendue féministe.

« Les hommes qui posent le plus de problèmes ne sont pas les machos, mais ceux qui ont des problèmes de virilité », dit-elle. *Ils comprennent le fait de ne pas avoir de femme en leur refusant toute forme de droit. Sur le consentement, ils ne sont pas au point, peuvent avoir des comportements sexuels abusifs, du type, je vais attendre que ma meilleure amie soit bourrée pour tenter le*

coup. Or, j'ai beaucoup travaillé avec des gens comme ça. »

Etre une fille dans le milieu très masculin de l'informatique lui a d'abord facilité la tâche. « Mais, quand j'ai commencé à prendre des responsabilités, ils n'étaient plus d'accord. Ils ne pouvaient plus se mettre dans la position du sauveur qui aide la princesse. » Passent encore les remarques sur les tenues, la parole coupée, le haussement de ton. Quoique. La planche sur le gars, casque sur les oreilles, qui prie sa chef enceinte d'attendre la fin de sa chanson pour lui répondre, c'est du vécu.

Mais la fois, en revanche, où son supérieur, le genre « gluant, à réclamer sa bise tous les matins », lui jette son stylo dans le décolleté, est celle de trop. Ses collègues grognent aussi. « Je lui parle. Il me répond qu'il fait ça pour nous faire plaisir. Puis, en entretien annuel, il

King Kong Théorie (Grasset, 2006), de Virginie Despentes, devient son livre de chevet. Les blogs Crêpe Georgette, Ça fait genre, ses lectures en douce au bureau. Elle traîne sur les forums, nouveaux lieux de débats. « *Le patriarcat m'avait mis dedans, j'allais donc mettre fin au patriarcat.* » « Je suis très tenace », prévient-elle. *Quand j'ai un truc, je ne lâche pas. J'ai passé cinq ans à essayer de faire des macarons parfaits. Malheureusement, je ne pensais pas que s'attaquer au patriarcat prendrait autant de temps.* »

Tout le monde veut Emma

Le collectif contre le harcèlement de rue la tente, mais les réunions où tout le monde parle fort sans réussir à s'organiser pour coller des affiches, ça n'est finalement pas son truc. Elle préfère vulgariser, éduquer. Diffuser des idées pour que d'autres fassent le même chemin qu'elle. Pourquoi cette culture du présentisme au travail alors que les enfants attendent ? Et ces femmes à moitié nues sur les murs du métro ? L'audience de son premier blog féministe stagne malgré les fiches pédagogiques qu'elle distribue le matin, à la sortie du métro, avant d'aller au travail. Et puis, un jour, elle griffonne trois dessins sur l'une. Les regards s'arrêtent. Début 2016, entre deux manifestations contre la loi travail, elle lance la page Emmaclit.

Emma, aujourd'hui, c'est la féministe sympa que tout le monde rêve d'inviter pour la Journée des femmes, le 8 mars, ou pour animer une conférence sur le plafond de verre dans l'entreprise. Marlène Schiappa, la secrétaire d'Etat chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes, l'a rencontrée. La Warner, le magazine *La France agricole*, la plus grande librairie belge, la média-

thèque de Millau... Tout le monde veut son petit bout d'Emma.

Elle n'accepte pas tout, fait le tri. Aider quatre jours des ados à imaginer le monde du travail de 2050 la séduit. Dessiner la campagne de prévention contre les violences faites aux femmes de sa ville, Ivry-

sur-Seine, dans le Val-de-Marne, aussi. Soutenir Benoît Hamon (ex-PS), elle qui vote Philippe Poutou (NPA), beaucoup moins. Être payée 3 000 euros par une société de femmes de ménage qui communique sur l'allègement de la charge mentale, il n'en est pas

question. Quant à la marque de régime qui l'a contactée pour vanter le seul programme minceur sans... charge mentale, il y a de grandes chances qu'elle se retrouve dans une prochaine BD sur le «*féminisme washing*» qu'elle s'est promis d'écrire. ■

EMELINE CAZI

« Emma rend compte de la profondeur du vécu des femmes »

Pour la sociologue Christine Castelain Meunier, la culture égalitaire entre les hommes et les femmes ne se traduit pas encore dans le quotidien

ENTRETIEN

Christine Castelain Meunier, sociologue au CNRS, est responsable du séminaire sur le masculin et le féminin à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Elle est l'auteure de *Le Ménage: la fée, la sorcière et l'homme nouveau* (Stock, 2013). Elle revient sur le succès des dessins d'Emma.

Comment expliquer le succès de la bande dessinée sur la charge mentale et des autres travaux de cette blogueuse ?

Cette bande dessinée sur la charge mentale, qui tombe pile poil en matière de conjoncture historique, rend compte de ma-

nière fine et rigolote de la profondeur du vécu des femmes. Qui ne s'est pas reconnu dedans ? On parle régulièrement du partage inégal des tâches dans le couple, mais avec ces dessins on sortait des statistiques et des rapports qui devenaient une litanie, une fatalité. Cette BD si proche du quotidien a soulagé les femmes et permis d'aborder le sujet en soirée. Certains hommes ont dit qu'elles exagéraient, mais enfin, on en parlait.

Qu'entendez-vous par conjoncture historique ?

On se trouve à un point de bascule. Il y a eu de grandes avancées sur le droit des femmes depuis des années. Des historiens remontent

même le début de la fin de l'âge d'or des pères à la Révolution française avec cette perte, notamment, du pouvoir de déshériter la fille. A la fin du XIX^e siècle, l'école est devenue obligatoire pour les garçons et les filles, le père perdait donc encore un peu plus de son emprise. Puis au XX^e siècle, les femmes ont obtenu le droit de vote, celui d'ouvrir un compte en banque, de travailler sans demander l'autorisation à leur mari. Avec ces transformations profondes de société, la culture égalitaire entre les hommes et les femmes est rentrée dans les esprits. Mais le discours ne s'est pas encore traduit partout dans les pratiques, notamment dans la sphère domestique. Or, ce décalage est vécu comme une injustice, et ce ras-le-bol a diffusé dans les foyers.

Certains hommes ont remercié l'auteur de leur avoir ouvert les yeux quand d'autres ont violemment réagi...

Ces sujets font réagir les hommes, notamment ceux qui en font plus que leur père ou leur beau-frère. Avant, un homme se dévalorisait s'il changeait les couches, donnait le biberon du bébé. Les choses bougent. Il y aura, comme toujours, des réactions masculines défensives. Mais je maintiens qu'on va vers des mutations anthropologiques historiques dans les rapports entre les hommes et les femmes. Au moment de la publication de la bande dessinée

sur la charge mentale, une société lançait une campagne pour inciter les hommes à présenter leurs excuses de ne pas en faire assez à la maison. Il y a un petit côté naïf, touchant, mais c'est important que le monde économique bouge.

N'y a-t-il pas un risque de « féminisme washing » ?

Certaines campagnes seront peut-être en décalage avec la réalité, mais n'oublions pas la dimension culturelle de certaines entreprises. Toutes ne sont pas forcément de sales capitalistes. Un responsable de La Boulangerie vient de me proposer de réfléchir pendant un an au moyen de concilier les temps sociaux : travail, vie familiale et temps pour soi. Cela participe d'un mouvement qui ne va pas s'éteindre comme ça. Ces dirigeants sont pères de jeunes enfants, en couple avec des femmes soucieuses de l'environnement, de l'égalité, de l'éducation égalitaire. Je me souviens aussi d'un séminaire de DRH, où l'un d'eux expliquait que l'entreprise avait tout à gagner à respecter les temps de vie des salariés, à faire en sorte que les cadres prennent des 80 %, soient en cohérence avec leur éthique de vie. On est vraiment en train de quitter une société et une histoire conçues sur la domination masculine. Cela prendra encore du temps, mais il y a une réelle accélération. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
EMELINE CAZI